

Qui de nous, ayant déjà séjourné à la campagne, pourrait contester la vérité de ce tableau?

Blanche Lamontagne aime donc la campagne, et elle nous la peint sous de multiples aspects, à la brunante, sous la pluie, dans le vent de noroît qui emporte les feuilles d'automne et soulève les vagues du grand fleuve, dans la poudrerie des jours d'hiver, sous les frondaisons d'avril et les dorures d'août, sous la brise du soir qui descend des montagnes à l'heure où les foins coupés embaument la prairie. Ailleurs, elle nous la montre avec ses clochers d'argent se profilant sur l'azur du ciel, ses routes que tachent de plaques claires à la veillée les lampes des maisons échelonnées sur leurs bords, ses sentiers par où l'on monte aux champs et que suivent le soir pour rentrer à l'étable les génisses repues aux mamelles fécondes, ses fontaines chantantes où boivent les troupeaux, ses côteaux où les attelages peinent sur les charettes aux essieux grinçants, ses peupliers de Lombardie au " front hautain " qui tremblent dans le vent. . .

Les champs de blé lui inspirent quelques-uns de ses plus beaux poèmes et la prennent parfois pour confidente de leurs espoirs et de leurs peines. Car, pour le poète, les blés ont aussi leurs souffrances, tels ces blés canadiens qui lui disent :

Nous pleurons pour les blés de France,
Qu'écrasent les canons prussiens.

Et voici enfin le vieux " ber " dormant sur les entrants du grenier, après avoir endormi lui-même quatre générations, le fournil où l'on se réunissait pour éplucher les " gadèles ", l'étable où ruminent les boeufs somnolents et doux.

Devant toutes ces choses qui ont conservé la race vertueuse et saine, le poète met en garde les filles de chez nous contre les beaux messieurs de la ville :